

Jeannette RAMBAUD

Joseph et le volcan

Roman

Éditions
Mers du Sud

Joseph se sentait fatigué. Sa femme, Annah, était en voyage pour encore quelques jours. Il se disait fatigué mais au fond il s'ennuyait un peu et n'osait pas le reconnaître. Dehors, un soleil éclatant que balayait un vent du Nord assez froid. C'était en Charente Limousine en mars.

Pour se stimuler, Joseph décida de sortir dans le jardin et d'y semer ce sachet de graines étiqueté « Fleurs rouges » qu'il avait mis en évidence fin décembre. Il sortit un grand cageot de son atelier et l'installa en plein soleil, au bas d'un vieux mur de briques et de pierres plus ou moins grises, plus ou moins enrobées de mousse. Là il faisait vraiment bon, on aurait pu s'y installer sans écharpe ni grosse

veste chaude. Joseph remplit le cageot du terreau qu'il réalisait lui-même et y sema les précieuses graines. Il humidifia et recouvrit le tout d'une vitre. Bientôt de petits points verts apparaîtraient, il en était sûr.

En ce milieu d'après-midi, il se sentait beaucoup mieux. Même pas une impression de douleur dans la jambe gauche. Il avait envie d'aller marcher une petite heure jusque au village voisin. Alors qu'il s'apprêtait à ouvrir la barrière, il se dit qu'il serait plus prudent de changer de chaussures. Il revint vers le cabanon de planches qui fermait avec un gros cadenas de laiton et chercha la clef, juste à sa droite, sous un parpaing un peu cassé. Il poussa la porte trop basse et baissa la tête machinalement. Les chaussures l'attendaient dans le fond, sur la deuxième étagère, rangées dans leur boîte. De véritables chaussures de marche en toile marron clair en compagnie desquelles il avait parcouru des centaines de kilomètres. Elles avaient été restaurées plusieurs fois, le cordonnier et Joseph étaient

devenus amis. Laçage terminé, cabanon refermé ainsi que la barrière blanche le long de la route.

Joseph passa devant deux ou trois maisons en remarquant les pousses prometteuses de tulipes et de narcisses. Il imaginait les futures couleurs en rajustant son écharpe. C'est là qu'il entendit quelqu'un le saluer en patois : c'était Jean qui avait l'air de lézarder près de sa haie de laurier-sauce. Il lui fit signe d'entrer par la petite allée pavée et un peu glissante. Mais les semelles des chaussures de toile veillaient ! Ils parlèrent de l'hiver particulièrement long. A travers ses paroles, Jean paraissait à la fois gai et vaguement inquiet comme s'il avait envie de dévoiler un secret sans oser le faire. Joseph restait surpris tout en constatant que Jean allait bien ; il continua sa route car l'après-midi était avancé. Les propos de Jean virevoltaient dans son esprit mais surtout il goûtait le soleil, le vent du Nord et l'air de cristal. Il rentra léger, l'esprit sur un coussin de bien-être alors que le soir tombait doucement.

Il savait que sa femme ne pourrait pas le rejoindre pendant son séjour car elle visitait un pays nouvellement créé où les installations publiques n'étaient pas terminées. Pas de communications téléphoniques possibles pour l'instant. Ce voyage « à l'étranger sans nom » était organisé par le canton mais le côté traditionnel de Joseph avait glissé chez lui une pointe de doute. Ce soir encore, avant de s'endormir, il consulta son atlas en détaillant plusieurs frontières, plusieurs côtes ou chaînes de montagnes possibles. C'était sûrement par là... Par là... Dire que même les médias n'en parlaient pas encore... Le sommeil gagnait Joseph, il dormit 8 heures d'un trait, sans rêves, sans couleurs, sans questions.

Et Joseph s'éveilla, s'étira ; encore un grand soleil ce matin-là. L'air toujours aussi glacial l'inonda de vitamines lorsqu'il ouvrit les volets puis prit une large inspiration en commençant déjà à programmer sa journée en écoutant Francis Cabrel. Après le petit déjeuner il serait sage de balayer la cuisine car maintenant chaque pas semblait écraser des kilos de grains de toutes sortes. Alors que Joseph avait en mains le balai « spécial carrelage » dont Annah lui avait particulièrement indiqué l'emplacement, le téléphone sonna. Joseph pesta contre ce bruit, cette impolitesse sonore au moment de régler une corvée redoutable. Il s'approcha de l'appareil : le nom de Jean s'affichait. Dans ce cas... Après quelques brèves banalités, Jean poursuivit en recommandant vivement à Joseph de regarder la télé ce soir à 20h30 sur la chaîne Ciné 3. Ce fut tout, Jean refusa d'en dire plus. Joseph pensa à un documentaire sur certaines curiosités de la croûte terrestre ou des profondeurs car Jean était géologue retraité depuis 2

ou 3 ans et ne manquait pas de signaler des émissions dignes d'intérêt. Cependant, pensa Joseph, les documentaires ne passaient pas sur la chaîne Ciné 3 ... Depuis quelques jours, Jean était décidément bien mystérieux, se disait Joseph en regardant sans les voir les débris granuleux s'abandonnant sur les carreaux hexagonaux du sol de la cuisine. A l'heure dite, Joseph s'installa confortablement devant la télé, les pieds légèrement surélevés. Un film ne tarda pas à commencer, un vrai film avec des images et des dialogues soignés. L'histoire, rare et belle, le captiva jusqu'à la fin : dans un pays d'Amérique du Sud, ancien territoire Incas, un jeune homme français, scientifique en mission, rencontrait une jeune fille autochtone, Isabel. L'amour fou que déclencha cette rencontre se poursuivit malgré la fin de la mission du jeune français qui l'obligea à rentrer. Les 6 mois qui suivirent furent l'objet d'une correspondance intense. Ce délai permit au jeune homme d'obtenir un visa touristique de quelques mois dans le pays où

il retourna afin de faire sa demande en mariage et de ramener Isabel en France. Les parents de la jeune fille, traditionalistes à l'extrême, brisèrent ces projets, le français et Isabel ne se revirent point. De longues années passèrent. Le français, après une carrière plutôt brillante, prit sa retraite. Un jour de fin d'hiver, il trouva dans son courrier une lettre d'Amérique du Sud dont il reconnut aussitôt l'écriture, celle d'Isabel. Les parents avaient brisé le cours de leur histoire mais pas leurs sentiments. Un mois plus tard Isabel arrivait chez le français. Ils passèrent ensemble tout le reste de leur vie.

Joseph, encore enrobé de cet optimisme magnifiquement peint et conté, sentit une bouffée vivifiante lui imbiber les cellules : il était disposé, dans cet instant, à enfin balayer la cuisine. Il se dit qu'il avait profité d'une excellente soirée télé mais...

Mais il s'interrogeait encore plus sur Jean si bien que dès le lendemain matin il se rendit chez lui après avoir pris son petit déjeuner comme un automate,

sans se souvenir du goût de son premier plaisir de la journée. En ce milieu de matinée, tout semblait plongé dans un bain de printemps, les pas de Joseph se faisaient lents et légers pour le conduire à la maison de Jean où il pressa la sonnette discrètement fixée à droite de l'épaisse barrière. Jean sortit par une petite porte jouxtant le garage ; ses deux chats, Argantaël et Gurloès, le suivaient. Il ne concevait pas sa maison sans la présence d'un ou deux chats. Les prénoms de ces deux-là étaient un hommage à son grand père breton. Comme souvent, quelques minutes de conversation furent consacrées à ces précieux compagnons.

Jean conduisit Joseph jusqu'au salon. Voici tout le monde installé à sa guise : Joseph sur le canapé où Argantaël sauta pour jouer quelques instants, puis se coucher sur le côté gauche, s'étirer, bâiller et s'endormir. Gurloès, silencieux, s'était mis en boule sur le fauteuil d'à côté. En face, Jean : il semblait retarder autant que possible le passage à l'éclaircissement du mystère qui justifiait la présence